

PIERRE  
CARON

Préface de Claude Duneton

Ma  
singulière  
amitié avec  
Simenon

RÉCIT



RECTO  
VERSC



Ma singulière  
amitié avec  
Simenon

Éditrice : Pascale Morin  
Infographiste : Chantal Landry  
Correction : Odile Dallaserra

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF :

**Pour le Canada et les États-Unis :**  
**MESSAGERIES ADP inc.<sup>®</sup>**

2315, rue de la Province  
Longueuil, Québec J4G 1G4  
Téléphone : 450-640-1237  
Télécopieur : 450-674-6237  
Internet : [www.messageries-adp.com](http://www.messageries-adp.com)

\* filiale du Groupe Sogides inc.,  
filiale de Québecor Média inc.

02-15

© 2014, Recto-Verso, éditeur  
Charron Éditeur inc.,  
une société de Québecor Média

**Charron Éditeur inc.**  
1055, boul. René-Lévesque Est, bureau 205  
Montréal, Québec, H2L 4S5  
Téléphone : 514-523-1182

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2014  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-924381-22-9

Gouvernement du Québec – Programme  
de crédit d'impôt pour l'édition de livres –  
Gestion SODEC – [www.sodec.gouv.qc.ca](http://www.sodec.gouv.qc.ca)

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société  
de développement des entreprises culturelles  
du Québec pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide financière du gou-  
vernement du Canada par l'entremise du  
Fonds du livre du Canada pour nos activités  
d'édition.

PIERRE  
**CARON**

Ma singulière  
amitié avec  
Simenon

RÉCIT

PRÉFACE DE CLAUDE DUNETON

RECTO  
**VERSC**

Une société de Québecor Média

## DU MÊME AUTEUR

### ROMANS

- LA VRAIE VIE DE TINA LOUISE  
Libre Expression, Montréal, 1980  
Typo, Montréal, 2004
- VADEBONCOEUR  
Acropole, Paris, 1983  
Libre Expression, Montréal, 1995
- LES AVENTURIERS DE LA  
NOUVELLE-FRANCE  
Belfond, Paris, 1996
- MARIE-GODINE  
Libre Expression, Montréal, 1996  
Québec Loisirs, Montréal, 1997
- AQUA TUMULTA, Éditions Recto/  
Verso, Montréal, février 2014

### TRILOGIE

#### LA NAISSANCE D'UNE NATION:

- THÉRÈSE  
VLB, Montréal, 2004  
Québec Loisirs, Montréal, 2004  
Anne Carrière, Paris, 2005  
en poche:  
Les éditions Bibliothèque québécoise,  
Montréal, mars 2009
- MARIE  
VLB, Montréal, 2005  
Québec Loisirs, Montréal, 2005  
Anne Carrière, Paris, 2005  
en poche:  
Les Éditions Bibliothèque québécoise,  
Montréal, octobre 2009
- ÉMILIE NNE  
VLB, Montréal, 2006  
Québec Loisirs, Montréal, 2006  
Anne Carrière, Paris, 2006  
en poche:  
Les Éditions Bibliothèque québécoise,  
Montréal, 2010
- THÉRÈSE, MARIE, ÉMILIE NNE  
Éditions Recto/Verso, Montréal, 2013

### SÉRIE

#### LE QUATUOR DE MONTRÉAL

- LETENDRE ET L'HOMME DE RIEN,  
Fides, Montréal, 2008  
Québec Loisirs, Montréal, 2009  
(finaliste pour le meilleur roman  
policier 2009)
- LETENDRE ET LES ÂMES MORTES,  
Fides, Montréal, 2009

### RÉCITS

- QUATRE MILLE HEURES  
D'AGONIE, Québec-Amérique,  
Montréal, 1978
- PROMENADES DANS QUÉBEC  
VLB, Montréal, 2008
- L'HISTOIRE VIVANTE DES  
RÉGIONS HISTORIQUES DU  
QUÉBEC, Éditions de l'Homme,  
Montréal, Tome 1, 2008  
(gagnant du Prix des bibliothèques  
du Québec 2009)  
En collaboration avec l'historien  
Jacques Lacoursière.
- VAGABONDAGES... VISITES  
ÉMOTIVES DE 50 VILLES ET  
VILLAGES DU QUÉBEC, Éditions de  
l'Homme, Montréal, avril 2011
- QUELQUE CHOSE EST ARRIVÉ  
À CHRISTIANE, Éditions Recto/Verso,  
février 2014

### DOCUMENTS

- LES PETITES CRÉANCES,  
COMMENT S'Y PRÉPARER, Éditions  
de l'Homme, Montréal, 2004
- LE DIVORCE SANS AVOCAT  
Éditions de l'Homme, Montréal, 2006
- LIQUIDER UNE SUCCESSION  
Éditions de l'Homme, Montréal, 2009

### ÉDITIONS DE LUXE

- L'ÂME DE QUÉBEC, Photos de  
Claudel Huot, Éditions de l'Homme,  
Montréal, 2008

*À Christiane Bohémier,  
mon épouse, qui était ma conseillère littéraire*

*J'ai rapporté mes conversations avec Georges Simenon au mieux de mes souvenirs, aidé en cela par mon Journal, de notes prises aussitôt, et par mon épouse à qui j'avais tout raconté dans les instants qui suivirent ma première rencontre et qui participa à la seconde.*

*J'ai jugé bon de ne pas rapporter la teneur de nos conversations téléphoniques.*

# Préface

Il y a quelques années de cela, j'ai été frappé par ma rencontre – je crois que c'était à Sarajevo – avec un homme assez étrange d'allure, qui était photographe et s'enorgueillissait d'avoir réalisé quelques portraits de Samuel Beckett dont celui avec la pipe qui a circulé partout dans le monde. J'ai oublié son nom, mais je me souviens de sa surprise encore vive d'avoir pu apprivoiser le farouche Beckett hostile à tout et surtout aux photos, en débarquant chez lui un jour à l'improviste. Après une réception assez froide, suivie de plusieurs tasses de thé chaud, le grand solitaire lui avait soudain permis de prendre des photos de lui ! Cet inconnu – il vivait en Suède, je crois, mais sans être suédois – se demandait toujours, au bout de tant d'années, ce qui lui avait valu cet honneur auprès de l'intouchable écrivain qui l'avait pris en amitié, et lui

envoya par la suite, mais oui! des cartes postales chaque fois qu'il faisait un voyage...

L'insistance de Pierre Caron à s'interroger sur son amitié avec Georges Simenon, cette « singulière amitié » d'un écrivain célèbre pour un tout jeune Québécois amateur de littérature, me force à faire ce rapprochement. Pour l'ami de Beckett, j'avais compris en dix minutes: l'homme que j'avais devant moi – nous étions assis face à face à une table d'auberge – était tout simplement un *personnage* de Beckett. Par son physique aussi bien que dans ses hésitations, dans son discours un peu vagabond, sa gaieté et son étonnement même il était le portrait de Molloy. À la rigueur un cousin de Molloy, mais la parenté me parut frappante. J'ai osé lui fournir cette explication qu'il semblait chercher – et j'imaginai la surprise de l'écrivain dans son blockhaus de la banlieue parisienne à voir débouler un personnage de ses romans! C'est l'iconophobe lui-même, devenu guilleret après deux heures d'entretien, qui avait proposé: « Allez! prenez l'appareil, on va faire une photo! »...

J'ai une impression tout à fait semblable en lisant le récit de Pierre Caron: il a charmé Georges Simenon parce qu'il était un personnage « à la Simenon »... Ce personnage qui avoue: « je suis ce que j'ai lu » n'est pas quelqu'un de banal, ni d'ordinaire au point qu'il confond ses souvenirs avec ses souvenirs de lecture. Pas banal du tout est un homme qui, invité par une dame, retrouve les odeurs du « salon où Anatole France accueillait ses visiteurs »! C'est ce que l'on

appelle une double hallucination olfactive... Cet homme qui est devenu écrivain en lisant Simenon est forcément un personnage de roman qui ne pouvait que séduire, son joli accent de la Belle Province en plus, le maître du roman policier dont il parle admirablement. Comment Simenon n'aurait-il pas été touché par ce garçon sincère qui découvre Paris avec candeur dans l'ombre de Maigret ? Qui vit lui-même dans la fiction ! Heureusement qu'il a pris le justicier pour modèle, sans quoi on s'attendrait à ce qu'il tue quelqu'un pour le plaisir de mieux s'intégrer à la caste, à l'imaginaire de son « créateur » !

Tout le livre est ainsi, admirablement distrayant, une confession sans fard, un reportage sans trucage. Par hasard j'y retrouve mes propres démons : « Au coin des rues La Bruyère et Notre-Dame-de-Lorette, j'entrai dans un café minuscule au décor quasi légendaire, identique à ceux où s'arrête le commissaire dans *La patience de Maigret*, avec un zinc terni, etc. » – et je frétille : c'est le bistrot de *Rires d'homme entre deux pluies* ! L'un de mes romans cette fois-ci. Le café qui s'appelle aujourd'hui encore le Floris, dans l'angle des rues, mais qui avait changé de décoration de mon temps déjà. Mon dieu ! Caron me décrit minutieusement le Floris au stade d'avant, à l'époque du « patron en tablier, manches de chemise retroussées, un torchon à la main, la moustache gourmande » – le Floris d'avant moi, que je n'ai pas connu !... Et tout le quartier s'en vient aux yeux avec une exactitude réjouissante, et pour bien dire sime-

noniène... C'est le mouvement inverse de celui de jeunes Parisiens de souche apprenant à déchiffrer leur ville dans l'œuvre de Simenon, avec le même résultat, tel ce qu'écrit Claude Villers dans un livre qui vient de paraître (*Parigot, tête de veau*): « C'est ce qui nous plaisait tant dans ces Maigret que nous dévorions. Non seulement la découverte d'une ville inconnue et pourtant la nôtre, mais aussi des mots simples pour raconter des situations compliquées, une exploration incessante des lieux, des milieux et des hommes, le tout avec un formidable appétit de la vie que nous partagions. »

Mais le livre de Pierre Caron n'est pas qu'une sorte de guide touristique littéraire, très loin de là: c'est un récit initiatique fort bien écrit, dans une langue franche, simple et bien pesée, avec des cris du cœur, des jolies émouvantes. Un moment est venu où le jeune disciple est parvenu au stade de l'écriture tant enviée et si redoutée; il le confie avec cette clarté d'image qui fait son charme, et crée l'émotion de la lecture: « Comme une jeune pousse à l'ombre d'un arbre, je me sentais maintenant capable de grandir jusqu'à l'éclosion de mes possibilités. »

Il ne reste, maintenant, qu'à prendre le frais sous sa belle ramure.

Claude Duneton

# Avant-propos de l'auteur

Si l'amitié se mesure à l'impact profond de la bienveillance d'un être sur un autre, que de surcroît, cette bienveillance est soutenue dans le temps, et que l'autre n'a rien à gagner en retour, on peut sans prétention dire de cette relation qu'elle est une expérience humaine exceptionnelle.

Par sa réponse généreuse lorsque j'ai osé lui écrire, par sa façon de me considérer durant tout le temps de notre correspondance qui a duré des années non pas avec condescendance mais comme s'il s'adressait à un véritable confrère, moi qui étais alors bien loin d'appartenir au métier, par son hospitalité toute simple lorsque je l'ai visité à quelques reprises chez lui, par son attitude générale à mon endroit, Simenon a accueilli mon amitié. Sans que je ne sollicite quelque réciprocité, il m'a, dans ses lettres, gratifié de « sa vieille amitié » à laquelle il me priait de croire.

Simenon n'avait aucunement besoin de moi. Sa carrière prodigieuse était déjà, à cette époque, derrière lui, mais il était encore en pleine gloire. Il aurait pu se montrer agacé des attentions d'un admirateur un peu naïf venant d'outre-Atlantique et m'éconduire poliment. Or, sans me prendre sous son aile, sans m'assujettir et me mettre le pied dans son sillon, sans m'imposer quoi que ce soit, il a véritablement endossé, de mon point de vue, le rôle d'un ami, allant même jusqu'à m'ouvrir les portes de sa retraite à Lausanne. Le poids des réminiscences de son séjour québécois à Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson, dans un moment capital de sa vie, aurait-il inconsciemment influé sur notre relation? Mon accent, mon audace innocente et mes mots lui auraient-ils rappelé une certaine amitié interrompue? Je l'ignore, mais plus les années passent, plus je mesure le mystérieux pouvoir de cette amitié que je développais comme un dessein intellectuel. Elle m'a permis de croire que derrière le mur des contraintes quotidiennes, se trouve véritablement une réalité: la littérature. On ne peut se faire écrivain sans y croire alors que c'est ce qu'il y a de plus difficile. Ce doute m'a dicté l'obligation ardente d'écrire à Simenon. Notre relation épistolaire m'a installé dans une réalité littéraire où je ne rêvais plus d'être écrivain mais travaillais à le devenir.

En me donnant de son temps et de sa personne, Simenon aura été un des êtres déterminants de mon existence. Il m'a enseigné à donner aux moindres

choses de la vie un relief significatif. M'aura-t-il, moi qui estimais le monde fait pour d'autres et dans lequel je me dépêtrais si mal, donné le goût de m'accorder à moi-même? Sans doute.

Je suis arrivé à lui par ses œuvres, lesquelles ont provoqué ensuite notre correspondance et nos échanges. Il a incarné ce merveilleux qui chassa mes derniers relents de pragmatisme devant le projet fou d'une carrière d'écrivain.

Depuis son décès, il y a maintenant vingt-cinq ans, j'y reviens régulièrement, et je ne cesse d'y découvrir d'étonnantes corrélations entre ses personnages et les réflexions qui m'occupent depuis toujours.

Je n'aurais pas vécu ma vie de la même manière sans sa singulière amitié.

Pierre Caron



# Chapitre premier

La lettre était là... Dans la corbeille à courrier, noyée sous la paperaise des dernières semaines, parmi des enveloppes que j'ouvrirais peut-être, des notes prises ou reçues à la va-vite, des cartons d'invitation périmés, des vieux comptes payés, des feuilles volantes atterries là faute d'avoir atteint le panier où je les avais jetées. Le froid, fidèle depuis des mois, contrainte imparable qui affectait toutes mes habitudes, avait saisi mon bureau dès mon départ la veille et, avant d'aller prendre mon petit déjeuner, j'étais venu réanimer les radiateurs pour qu'ils rendent les lieux tenables.

Je me disais que c'était le matin parce que j'étais déjà au travail et que la bise boréale avait chassé mes derniers relents de sommeil, mais il faisait encore nuit à Radisson. La lourde chaleur de ma roulotte, située à environ deux kilomètres du baraquement des

travailleurs (ici on parlait le langage syndical) d'Hydro-Québec, m'avait alanguï pendant huit heures à peine, le temps de souper, puis de m'assoupir devant les images médiocres de la télé qui diffusait les émissions d'une seule chaîne, la chaîne d'État, guindée et sérieuse. C'est dans une nuit sans limites d'un noir parfait, violée seulement par les lumières frissonnantes de LG2 (nom donné au baraquement où logeaient les travailleurs du plus important chantier de construction de barrages hydroélectriques au monde) à bord de mon 4 x 4, dont le moteur avait tourné toute la nuit pour lui éviter la condamnation du froid, j'avais roulé vers le bâtiment administratif. Le ronronnement des génératrices composait avec le bruit des moteurs des camionnettes, des autobus (qui amenaient les travailleurs sur les sites d'érection du barrage), de la machinerie lourde et de tout ce qui véhiculait les gens du chantier, une rumeur constante qu'on finissait par oublier, comme on ne remarquait plus les panaches gris des tuyaux d'échappement brouillant la pureté de l'air.

Pendant que dans mon anorak je me battais les flancs pour me réchauffer, j'observais par la fenêtre la procession des hommes vers le réfectoire. Dès l'aurore, avant que le matin ne soit même qu'une rougeur à l'est, ils défilaient vers le premier repas chaud qui allumerait leurs énergies. Même si le temps était rude, les lieux, difficiles et la saison, quasi impossible, ils ne s'en trouvaient pas mal car c'était leur pays, leur pays dans sa partie ingrate et exigeante,

mais leur pays quand même. D'emblée, chacun, à son arrivée en territoire de la Baie-James, au nord du Québec (sans être encore le Nord du nord), mettait instinctivement en application le mot du poète indien Tagore (Prix Nobel) : « La meilleure protection pour l'homme comme pour l'insecte est encore de prendre la teinte de ce qui l'entourne. » Aussi, d'une certaine manière, les visages ne changeaient jamais d'expression : ils se crispaient, se durcissaient, se fermaient. Quand les hommes riaient, l'événement valait qu'on s'arrête, qu'on écoute. Au-dessus de leurs assiettes, ils parlaient peu ou des femmes restées dans le Sud, c'est-à-dire à Montréal et ailleurs où la vie battait autour de la famille et des amis, et de la Femme dont la présence manquait jusqu'à la hantise à ces hommes entre hommes pendant des mois.

Chaque fois que s'ouvrait la porte de la cafétéria, une épaisse fumée repoussait momentanément la nuit et il me semblait que des odeurs de café, de rôties, d'œufs sur le plat filtraient la lumière que libérait le battant.

Soudain pressé d'aller manger, je pris sur le coin de mon bureau *Pedigree* de Georges Simenon, dont j'avais entamé la lecture, et fis accidentellement tomber ma corbeille. Ramassant son contenu épars, je trouvai le relevé d'un compte bancaire que je croyais perdu et une lettre estampillée en Suisse. Je glissai le tout dans la poche intérieure de ma veste et sortis.

Je plongeai dans le froid et, le temps de traverser les quelque trente-cinq mètres qui séparaient

l'administration des cuisines, la vapeur de mon haleine chaude avait déjà formé des dépôts de givre dans ma barbe.

Sitôt entré, avant même que je puisse repérer une place à l'une des tables bourdonnantes, la touffeur m'étreignit et je me débarrassai de mon manteau. Je tentai de m'isoler un tant soit peu de cette masse animée d'hommes de métier aux propos étrangers à mon quotidien. Eux parlaient du tunnel d'irrigation, de forage, d'excavation de galeries, de travaux d'infrastructure alors que, moi, je me serais bien entretenu de la visite prochaine du vice-président du Zaïre, de l'organisation d'une rencontre au sommet entre les représentants d'autochtones vivant sur le Territoire et ceux du gouvernement provincial, du contenu du prochain numéro de *En Grande* (le journal interne de la Société d'énergie dont j'étais l'initiateur et le directeur) ou de la tournée des chantiers d'exploration que j'allais entreprendre ce jour-là. Peut-être bien aussi, si je m'étais trouvé un interlocuteur, j'aurais parlé de mes dernières lectures, de mes projets de romans, ou tout simplement du dernier article que j'avais écrit pour le journal. Mais j'étais si mal assorti que je demeurais seul avec mes intérêts et il arrivait qu'on me crût accablé par mes mornes journées comme si, loin du bruit et de la fureur du chantier, c'était l'ennui absolu. Souvent, il me semblait être un visiteur inopportun dans ce milieu où m'avait conduit une imprévisible destinée. Après plusieurs années de journalisme, carrière menée

parallèlement à des études en droit, j'avais accepté ce poste de responsable de l'information en pays de tundra comme on part à l'aventure et je croyais que, pour en saisir toutes les particularités, il me fallait demeurer moi-même, ne jamais m'adapter tout à fait, conserver ma candeur de néophyte et ma curiosité aux aguets.

Les choses, comme les événements, ont leur valeur propre, plutôt que celle qu'on leur donne. Ainsi, je vivais dans le sillage du mouvement des bâtisseurs de ces barrages qu'on voyait sortir de terre, et c'étaient l'homme et la terre qui me tenaient et non la rumeur célébrant le gigantesque de l'entreprise. Ceux-là façonnaient la forme de la pierre pour la forcer d'accueillir les infrastructures d'une centrale hydroélectrique souterraine, et moi, je poursuivais ardemment les formes infinies de l'être, poursuite dans laquelle je m'étais inscrit dès la fin de mon adolescence. Lecture, écriture : l'essentiel de mes préoccupations. Pour les autres, j'étais un pelletier de nuages.

Pensif, je fixais l'échangeur d'air qui chahutait au-dessus des poêles et j'observais avec un certain ravissement les voiles lumineux, presque irréels, créés par le mélange de la fumée et de l'éclairage. Sous l'effet de la chaleur et de la transpiration, les mines devenaient nonchalantes dans cette salle surpeuplée. Plusieurs mangeaient en manches de chemise. Vie de contrastes constants : un peu plus tard, ces hommes allaient respirer l'étonnante pureté hivernale et subir, insouciant d'habitude, les morsures du froid.

Peu à peu, autour de moi, on repoussait les chaises, les tables se vidaient et, en quittant la cantine, les travailleurs emportaient leur repas froid du midi, car ils ne reviendraient au baraquement qu'en début de soirée. Tout le jour, cette armée, ou plutôt cette forêt d'hommes dans la steppe boréale, piquée parcimonieusement d'arbres misérables et nus, d'arbres sans couleur sur fond blanc, lutterait contre la résistance du sol gelé en profondeur à longueur d'année.

C'est dans ce mouvement de retrait qu'habituellement j'avalais mon petit déjeuner en lisant ou en prenant quelques notes sur les choses vues, question de saisir l'instant comme on immobilise le temps qui passe. Ce matin-là, je tentai de décrire l'effet magique de la lumière dans la fumée du ventilateur, *Pedigree* près de mon calepin.

Puis, je me rappelai la lettre.

Sans empressement, je considérai l'enveloppe en me demandant, pour jouer, qui donc je connaissais en Suisse. Petula Clark, Charlie Chaplin, comme tout le monde, mais personne d'autre.

J'ouvris l'enveloppe et ma surprise fut telle que je faillis me lever précipitamment. Au lieu, je restai figé, l'expression ébahie, incrédule, de qui contemple l'inimaginable : la lettre était signée Georges Simenon !

C'est Hugo, c'est Balzac, c'est Dumas qui m'écrivent ! L'un et l'autre, l'un comme l'autre et tous les autres, se confondent en un personnage à mille visages : l'Écrivain. Depuis deux ans, je lisais Simenon comme j'avais auparavant dévoré les classiques.

Boulimique de ses romans psychologiques, je faisais le trou normand avec ses Maigret pour m'ouvrir à d'autres encore, cette alternance m'évitant la saturation. Depuis mon arrivée à la Baie-James, lire Simenon constituait ma passion, une passion en vase clos où je m'enfermais pour m'exclure des autres. Ses romans traînaient partout dans ma vie : dans ma chambre, dans mon bureau, dans mon véhicule, dans mes bagages et dans mes poches. J'avais connu un semblable emballement déraisonnable en lisant Alexandre Dumas lors de mon adolescence, mais sans réellement croire qu'il existait, acceptant plutôt l'idée qu'il s'agissait simplement d'une signature, un peu comme on dit aujourd'hui une marque de commerce, qui personnalisait les textes réunis et accordés de différents auteurs, la participation de chacun étant le personnage qu'il avait la tâche de créer. Je devais d'ailleurs découvrir plus tard que je n'avais pas tout à fait tort ni que j'étais seul à penser ainsi : l'expression « nègre » pour désigner ceux qui ébauchent ou écrivent en secret des ouvrages signés par d'autres, plus connus, fut, justement, inventée à propos de l'auteur des *Trois mousquetaires*.

Avec Simenon, il m'était un peu revenu de cette perception d'une sorte d'atelier d'écriture comme celui du premier époux de Colette, ce Willy, de son vrai nom Henry Gauthier-Villars, qui collaborait à des dizaines de journaux, qui était romancier et historien et qui, au surplus, passait pour le grand critique musical de son époque (on lui doit les

carrières de Debussy et de Ravel qu'il porta aux nues). En réalité, on le sait maintenant, il se faisait *aider* par des plumes talentueuses mais sans réputation (Romain Rolland, entre autres, bien avant qu'il ne connaisse la gloire avec *Jean-Christophe* et soit couronné par le prix Nobel). Elles rédigeaient chroniques, critiques et articles de fond, même nouvelles et romans, pendant qu'il exploitait les ressources publicitaires de son temps, c'est-à-dire qu'il imposait sa présence voyante dans tous les milieux mondains parisiens, avant de retoucher ces écrits, pour leur donner sa couleur.

La lettre de Simenon me faisait dégringoler dans la réalité. Telle une stridence à couper le souffle, elle m'imposait de façon aiguë une constatation qui tranchait dans mes réflexions approximatives, spéculatives, analytiques : la feuille était réellement entre mes mains et les mots qui la couvraient m'étaient adressés.

*Mon cher confrère,*

*Tout ce que vous me dites dans votre lettre du 13 avril ne peut que m'être sympathique et me donner confiance en votre avenir. Interviewé à la télévision anglaise voilà plusieurs années avec un public d'étudiants de dix-huit à vingt ans qui, pour la plupart, rêvaient d'une carrière littéraire, on m'a posé la question :*

*— Comment devient-on romancier ?*

*Et je leur répondais, comme vous le faites spontanément :*

Ce récit, qui commémore la mémoire de Georges Simenon décédé il y a 25 ans, est celui d'une passion: la littérature. Lecteur insatiable, l'écrivain Pierre Caron y dévoile son parcours et les multiples rencontres qui l'ont mené à sa relation exceptionnelle avec le plus grand romancier du XX<sup>e</sup> siècle (dixit André Gide) qu'il a visité à différentes reprises et avec lequel il a entretenu une correspondance publiée intégralement ici pour la première fois. Prenant bien garde de ne pas réinventer le personnage Simenon, il en présente la face cachée, la plus attachante, la plus près de ce que l'immense écrivain fut en retrait de sa renommée, de ses tragédies, de ses extravagances.



© Yvan Tremblay

*Pierre Caron, qui a été tour à tour journaliste, notaire, avocat et directeur littéraire, est l'auteur d'une vingtaine d'ouvrages dont le récit de son amitié avec l'écrivain Georges Simenon (Mon ami Simenon) et une trilogie (La naissance d'une nation) qui a obtenu un vif succès dans toute la francophonie.*

ISBN 978-2-924381-22-9



Groupe  
**Livre**  
Québecor Média

Photo: © Pierre Caron